

Études littéraires africaines

FANDIO (Pierre), *La Littérature camerounaise dans le champ social. Grandeurs, misères et défis*. Paris : L'Harmattan, 2007, 244 p., bibl. – ISBN 978-2-296-02370-3



Daniel Delas

Numéro 24, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035368ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035368ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2007). Compte rendu de [FANDIO (Pierre), *La Littérature camerounaise dans le champ social. Grandeurs, misères et défis*. Paris : L'Harmattan, 2007, 244 p., bibl. – ISBN 978-2-296-02370-3]. *Études littéraires africaines*, (24), 88–89. <https://doi.org/10.7202/1035368ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le recours à plusieurs approches qui parfois se chevauchent entraîne certaines répétitions et la présentation des textes, parfois trop longue, pourrait altérer l'envie de les lire. L'ouvrage de B. Mve Ondo suscite cependant un grand intérêt, car il s'agit d'une expérience réussie de conservation de la littérature orale, accompagnée d'un effort appréciable de compréhension et d'interprétation. Par ailleurs, au-delà de la culture *fang* et du continent africain, ces textes renvoient à d'autres horizons tant par leurs structures que par leur thématique, d'où leur universalité. Parlant du *Conte de l'orpheline et de la vieille femme*, l'auteur précise : « il ne faut pas croire qu'on ne trouve ce conte qu'en Afrique. En effet, d'autres versions existent en Europe (de *Cendrillon* aux contes de Grimm) et aussi dans le monde entier » (p. 181-182). Cela permet à l'ouvrage de décrire l'humaine condition : en définitive, « les "textes" que nous venons de proposer abondent en images et en structures mythiques. Ils ont une même finalité, à savoir : introduire, initier, d'abord aux mystères au pluriel, ensuite, et en dernière analyse, au Mystère au singulier et avec majuscule » (p. 208). Ils invitent donc, à travers leurs fonctions morale, sociale et idéologique, à « une conversion spirituelle » (p. 8), c'est-à-dire à un renforcement du rapport de l'homme à l'Absolu.

■ Albert Étienne TEMKENG

Afrique noire francophone

FANDIO (PIERRE), *LA LITTÉRATURE CAMEROUNAISE DANS LE CHAMP SOCIAL. GRANDEURS, MISÈRES ET DÉFIS*. PARIS : L'HARMATTAN, 2007, 244 P., BIBL. – ISBN 978-2-296-02370-3.

L'étude que propose Pierre Fandio, enseignant en poste à l'Université de Buéa (Cameroun), se place sous l'égide de la sociologie de Pierre Bourdieu. Chaque période y est examinée de façon identique, en mettant d'abord en évidence les conditions de production et de diffusion, avant de considérer l'ensemble du contexte de réception et de consommation (y compris le contrôle politique). Suivre scrupuleusement ce plan engendre une certaine monotonie mais permet d'exposer clairement les mutations.

P. Fandio montre d'abord que la période coloniale n'est pas un âge d'or : il n'existe pratiquement pas de littérature d'expression anglaise, et, parmi les écrivains francophones primés, René Philombe est en butte à de nombreuses tracasseries policières ; Mongo Beti est certes reconnu par le prix Sainte-Beuve (1958) mais pour un de ses romans les moins engagés (« un type d'écriture omnibus », dit P. Fandio p. 86, reprenant un terme de P. Bourdieu pour qualifier une littérature susceptible de plaire à tous) ; quant à Louis-Marie Pouka, il est reconnu en raison de son engagement pro-français.

Les années 60 voient se poursuivre la mise en place de structures éditoriales privées (CLE, Saint-Paul, Semences africaines) à côté d'autres parrainées par

l'État, d'instances comme l'Association des Poètes et Écrivains Camerounais (APEC), de lycées publics et privés (parfois dotés de bibliothèques) dont les programmes comportent des œuvres d'écrivains camerounais comme Mongo Beti ou Ferdinand Oyono, d'une Université fédérale et d'une École Normale Supérieure, elles aussi dotées de bibliothèques. La littérature en langue anglaise se développe, la critique acquiert ses lettres de noblesse avec Thomas Meloné et Marcien Towa, et des revues littéraires sont créées (*Cameroun littéraire*, *Ozila*, *Abbia*). Dans le même temps, une « chape de plomb » (p. 62) se met pourtant en place sous le prétexte de combattre la subversion (représentée par l'U.P.C., influente dans la partie sud du pays) : R. Philombe est arrêté, *Main basse sur le Cameroun* de Mongo Beti est interdit de diffusion en France sur demande du président Ahidjo, les prix officiels couronnent des ouvrages *omnibus* comme ceux de Francis Bebey qui traitent de thèmes aseptisés, la censure est généralisée. Le relatif relâchement policier du régime des années 70 permet certes à l'institution littéraire de continuer de briller, mais la peur se généralise : beaucoup d'écrivains ménagent la sensibilité du régime, les éditeurs rejettent les manuscrits trop « chauds », et si certains critiques comme Jacques Fame Ndongo gardent leur pleine lucidité, d'autres, pourtant reconnus (Bernard Fonlon, Thomas Meloné), louvoient.

L'arrivée au pouvoir de Paul Biya, malgré un discours sur « l'ouverture démocratique », ne change pas la réalité de la répression. Les maisons d'édition privées entament leur descente aux enfers (il n'en restera que trois dignes de ce nom), le secteur public produit le quart des œuvres publiées, de sorte qu'un nombre grandissant d'écrivains publient à l'étranger, en particulier chez l'Harmattan, et que des revues dirigées par des Camerounais sont éditées en France (*Peuples noirs – Peuples africains*, animée par Mongo Beti, *Nouvelles du Sud*, animée par Paul Dakeyo). Les bibliothèques stagnent ou sont totalement saturées, relayées par celles des Centres culturels étrangers ou le secteur informel de la « librairie du poteau ». Le débat intellectuel se radicalise dangereusement par la voix de « chantres de l'obscurantisme » (p. 140) comme Etoundi Mballa ou du fascisme comme Mono Ndjana, ou encore de thuriféraires d'un régime prodigue surtout en bonnes paroles. C'est pourquoi P. Fandio se demande si le Cameroun ne va pas vers un nouvel « Âge de fer » (p. 153) : 40 titres (sur 58) produits à l'étranger de 1990 à 1995, disparition des revues littéraires, recul de l'édition, de la librairie, des bibliothèques, mépris à l'égard des écrivains reconnus et novateurs (Werewere Liking, Calixthe Beyala), arrestation de Célestin Monga ; le pays ne se transforme-t-il pas en « une sorte de goulag » (p. 197) dans le temps même où les écrivaines camerounaises font « une entrée fracassante dans le champ littéraire national » (p. 198) ?